

## Hommage à l'abbé Denis Cardinal

Depuis le printemps dernier, quand j'ai su que tu avais de sérieux problèmes de santé, nous nous sommes rencontrés à plusieurs occasions. Ces rencontres ont été des moments privilégiés pour visiter le passé, discuter de la vie maintenant et envisager l'avenir qui pour toi rapetissait à vue d'oeil.

Un jour, au collège, tu m'avais dit: « attends-moi après l'étude, je vais souper chez mes parents et nous ferons un bout de chemin ensemble ». À peine dix minutes de marche, mais suffisamment pour se dire comment avait été la journée. Une discussion simple, pas compliquée, respectueuse qui allait, sans que nous le sachions à ce moment-là, démarrer une amitié qui a duré plus de 60 ans.

Au printemps dernier, je te rappelais quelques anecdotes qui n'ont jamais quitté l'endroit dans nos têtes où se trouvent nos souvenirs heureux. Avec ton confrère l'abbé Réal Bissonnette, vous m'aviez emmené à Montréal visiter un de vos amis, l'abbé Gonneville qui était le secrétaire particulier du Cardinal Paul-Émile Léger. Tu m'introduisais dans la conversation et j'apprenais un univers qui m'était inconnu, celui de gestion de l'Église.

Avant de revenir à Valleyfield, vous m'aviez demandé ce qui me ferait plaisir. Ma réponse a été spontanée: assister au match des Canadiens. C'était le retour à Montréal de Doug Harvey qui avait été échangé aux Rangers de New-York. Une chance que Réal Bissonnette était avec nous. Il connaissait le hockey. Aussitôt dit, aussitôt fait, dans les rues avoisinantes du vieux Forum, vous avez acheté trois billets d'admission d'un revendeur. Grande joie jusqu'au moment où nous avons compris que nos trois billets étaient à l'arrière d'une colonne qui nous obstruait la vue. Nous avons suivi la partie, debout, tout en haut de l'édifice. Quand même, quel bonheur!

Quelquefois, tu me demandais de t'accompagner pour aller visiter des gens qui étaient malades et hospitalisés. Je me souviens d'un jeune au début de la vingtaine, étendu dans un lit, ne pouvant bouger. Il attendait la mort. Mais le sourire qu'il t'a fait quand il t'a reconnu était émouvant. Je ne l'ai jamais oublié. Tu avais promis à ses parents de le visiter. Je t'écoutais lui parler. Tes paroles l'apaisaient.

Une autre fois, c'était un jeune hospitalisé dans une unité psychiatrique. Il était anxieux, inquiet. Il avait un peu de turbulence dans sa tête. Tu avais obtenu la permission de le sortir

pour la journée. Nous avons été au cinéma. Puis tu nous avais invité au restaurant. J'avais écouté ce jeune, articulé, intelligent mais dont les choses se bouscullaient trop vite dans sa tête. Tu lui parlais, corrigeais ses points-de-vue, le calmais.

Tu m'emmenais souvent visiter des gens et chaque fois j'apprenais l'importance de ces rencontres, la nécessité de ses visites et l'incroyable force des mots choisis pour apaiser, calmer, réconcilier et donner de l'espoir. Je n'ai jamais oublié ces moments d'écoute. Tu as consolidé, sans le savoir, ce que ma famille nous avait appris, l'attention aux autres et l'importance de leur parler. Tu étais heureux de poser ces gestes qui faisaient du bien à l'âme.

Quand nous parlions du Camp Bosco, toi et moi, nous revenions à un moment de nos vies, inoubliable. Un moment fondateur. Une équipe de moniteurs passait l'été à amuser des enfants, à les émerveiller et leur bâtir des souvenirs agréables.

C'est de tout ça que nous parlions lors de nos rencontres depuis le printemps dernier. Et aussi de ton engagement sacerdotal. J'avais le souvenir de toi, jeune prêtre, qui récitait le chapelet et lisait son bréviaire. Tu es resté attaché à ses engagements. Je retrouvais encore cette piété chez toi, toutes ces médailles sur ton bureau, tes tables de chevet et ton chapelet jamais loin. Il faut souligner cette piété et cette fidélité à la prière.

Tu me demandais des nouvelles de ma famille. Tu aimais tellement venir sur notre galerie quand il y'avait des événements à l'aréna. Tu saluais plein de monde. Tu me rappelais sans cesse l'importance de la famille dans l'éducation des enfants. Tu me confiais que tu étais chanceux d'avoir ta famille encore si présente auprès de toi. Effectivement, tu as été, à cet égard, un privilégié de la vie.

Tu aimais l'Église. Tu me parlais de tes voyages à Rome, au Vatican. Tu étais peiné de constater l'effritement de la pratique religieuse, les dérives de la droite religieuse dans la curie romaine et les scandales. Mais nous n'y pouvions rien.

Retiens surtout que tu as été apprécié par plusieurs et que ta façon d'encourager les gens à être heureux, a laissé des empreintes indélébiles, un savoir-faire fascinant. Repose en paix.

Jacques Wilkins

Le 12 mars 2024